

Clovis

Suzanne Pouliot

Numéro 61, automne 1994

Le plaisir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13937ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pouliot, S. (1994). Clovis. *Moebius*, (61), 63–67.

Clovis

Suzanne Pouliot

Il pleuvait sur Rome. Dans le car, Clovis sortit discrètement de sa poche droite une enveloppe, puis une lettre qu'il déplia et lut lentement.

Ému, le regard brouillé, il remit la lettre dans l'enveloppe, puis l'enveloppe dans sa poche. Cette lecture lui rappela cet autre voyage qu'il avait fait plusieurs années plus tôt et qui l'avait tellement atterré. À cette époque, Nadine l'exaspérait. Il lui reprochait sa vulnérabilité, son confort et son indifférence. Bref, il venait de découvrir qu'il ne l'aimait plus. Pendant qu'il se remémorait les faits et gestes de cette épopée amoureuse, vécue au bout du monde, plus précisément sur le toit du monde, l'autocar longeait l'arc de Titus et la colonne de Trajan. Clovis ne remarqua pas la végétation, car il se trouvait encore à Lhassa, circulant parmi les chiens étendus et les moulins de prières, alors qu'au même moment le conducteur stoppait aux abords du Colisée et du Forum. Là, le groupe descendit et suivit Madame Titiana. Une guide italienne les attendait. Visiblement irritée de leur regard, elle les conduisit vers le Forum en gesticulant et en hurlant : « C'est ici à la casa des vestali que l'on formait et initiait, dès l'âge de six à dix ans, les futures vestales. Remarquez *mes-sieurs – da-mes* que ces femmes détenaient d'*im-men-ses* droits pour l'époque puisqu'elles avaient celui de tester... En outre, lors des combats des gladiateurs, c'est la vestale qui avait le dernier mot (...). » Clovis n'entendit pas la suite. Cette voix l'irritait et l'agaçait. La voyant gesticuler, il décida alors de s'éloigner du groupe afin d'explorer les lieux.

La voix de Delphine le rejoignit. «Delphine! Delphine!» Il se fit sans doute insistant puisque des touristes étonnés se retournèrent sur son passage et le regardèrent attentivement sans qu'il s'en aperçût. Les souvenirs qui surgissaient du fond de sa mémoire ankylosée lui râpaient tant le cœur qu'il en devint confus. Il crut voir un moment, un court moment, au lointain, Bénédicte la douce. «Bénédicte! Bénédicte!» Son ombre disparut. Puis, apparurent tour à tour les personnages avec lesquels il avait vécu de longues heures passionnées, il y a de cela de nombreuses années : Zénon et Alexis. Ils étaient quasiment là, longeant les tombes, marchant sur la voie en méditant. Soudain, alors qu'il se dirigeait vers eux, il entendit au lointain un : «Clovis... Clovis... nous partons! Dépêche-toi!»

Troublé par cette intrusion étrange, il comprit qu'il rêvait éveillé. Le réveil venait de sonner. Il jeta un dernier regard sur ce qui fut la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs, pensa à toutes ces vestales qui avaient sacrifié leur vie, respira profondément le parfum des roses et partit en saluant discrètement toutes ces ombres qui l'avaient envahi à l'heure du midi.

Calé au fond de son siège, Clovis se plut à admirer les nouveaux paysages faits de fermes abandonnées sur toile de fond vallonnée, d'anciens aqueducs, de vieilles tours moyenâgeuses. Imperceptiblement, il toucha la poche droite de son veston et entendit le bruissement de l'enveloppe pendant que le car longeait d'immenses immeubles ministériels, lourds et pompeux, construits sous Mussolini.

Giuseppe, le chauffeur napolitain, s'arrêta près de la Piazza del Spana. Aux femmes qui descendaient, il disait : «Pulchra, bellissima!» Arrivé au pied de la fontaine «della Barcaccia», Clovis fut séduit par l'ocre des lieux et l'escalier baroque. Il s'arrêta, émerveillé. «Clovis!... Clovis!... attends-moi!» «Ah! Tiens! Salut Héloïse!» Visiblement heureux de cette compagnie inattendue, ils montèrent lentement. Là-haut, accoudé contre la balustrade, Clovis frôla sa poche droite, puis sourit à sa compagne. Le soleil déclinait. La beauté fauve de cette journée les émut. En descendant, Clovis passa son bras autour de cou d'Héloïse et se mit à siffler. Les Romains fumaient et riaient aux abords de la fontaine. Le temps appartenait aux dieux.

«Je dois poster cette lettre», se répéta Clovis à mi-voix, question de se convaincre. Cette fois le car stoppa à proximité du Vatican, tel que prévu dans le guide voyage. Dans la basilique Saint-Pierre de Rome, devant la *Pietà*, Clovis

sortit cahier et crayons et fit plusieurs croquis. Héloïse le regardait. Il savait qu'elle l'observait, qu'elle l'épiait. À ce moment-là, il ne voulait ni de son regard, ni de sa présence, ni de cette douceur. Il voulait être ce fils allongé sur les genoux de sa mère. Il voulait être caressé comme un enfant. Il voulait sentir la voix de sa mère. «Delphine, entends-moi ! Embrasse-moi ! Caresse-moi ! Pourquoi m'as-tu...» Seul avec l'obsédante image de Delphine qui l'habitait, il redessina la mère, accentua ses seins, arrondit son ventre et allongea ses mains. Déjà, il se sentait un peu moins seul. Héloïse l'attendait sur le parvis. Il lui sourit, reconnaissant.

Il y avait comme de l'électricité dans l'air. Il y avait quelque chose comme de la douleur qu'il n'arrivait pas à s'expliquer. Dans le car, il s'assoupit. Pendant ce temps, les autres passagers riaient, chantaient, discutaient. Le car freina sur le terrain attendant aux catacombes. Hommes et femmes se dispersèrent. Plutôt que de visiter ces lieux de sépulture, Clovis se dirigea lentement dans la direction opposée, titubant de sommeil, vers la Via Appia, celle qu'il avait vue jadis au cinéma. Il se rappela vaguement Appius Claudius et revit à la volée une ou deux scènes de *Quo vadis*. Absorbé, il ne s'inquiéta pas quand deux hommes surgirent précipitamment des buissons à ses pieds. Puis, un premier chien jappa, puis un deuxième. Les bêtes se faisaient insistantes. Alerté par cette agitation soudaine, Clovis prit peur, rebroussa chemin et courut vers le car. À bord, il mit sa main droite sur sa poche. Il pouvait sentir l'enveloppe à travers la doublure. Maintenant, il avait chaud, très chaud. Il avait aussi très soif. Cette chaleur et cette soif lui rappelèrent pour je ne sais quelle raison Delphine. Il voulut caresser sa nuque parfumée, s'étendre auprès d'elle, la caresser et l'aimer. Alors qu'il s'apprêtait à l'embrasser, le vrombissement du car qui démarrait le déranga ainsi que le bavardage de Mario, de Gertrude et des autres. Visiblement irrité, il ne remarqua pas le salut embarrassé d'Héloïse.

Peu à peu, il se calma et put admirer les pins parasols, les cyprès et les genêts qui défilaient. Arrivés à Florence, ils se dirigèrent précipitamment vers la galerie des Offices. Clovis s'attarda longuement devant *La naissance de Vénus*. Cette toile était sa préférée. Il sentit de nouveau Delphine. Delphine était soudainement partout. Il la voyait le long des murs, sur les tableaux, chez sa voisine. Sa tristesse était telle qu'il ne put s'attarder devant les Cranach, qu'en toute autre circonstance il aurait aimés. Pourtant, il avait toujours été sensible à l'austère sensualité d'*Adam et Ève*. Mais, ce

jour-là, il préféra sortir et se réfugier près du *David*. « Alors, Clovis, ça t'a plu ? Super, hein ! » Sans même lui laisser le temps de répondre, Achille était disparu dans la foule, visiblement heureux. Clovis tâta sa poche droite.

Deux jours plus tard, à Milan, accompagné d'Héloïse, Clovis vit la quatrième version inachevée de la *Pietà*. Devant ce bloc de marbre, il sentit la détresse humaine, la douleur de la Vierge, l'abandon du fils. Devant cette tendre brutalité des formes, il comprit qu'il aurait voulu être ce fils, tendrement aimé. Pendant quelques minutes, l'enfant en lui se mit à sangloter. Il reconnut le petit garçon qu'il avait été et qui ne l'avait jamais quitté. Il s'attarda jusqu'à ce que Héloïse le tire doucement par la manche car Giuseppe les attendait. Clovis quitta le musée communal du château Sforza en deuil de son enfance.

Pour se consoler, il serra la lettre dans sa poche. Cela lui fit du bien. Rassuré, il comprit que depuis six jours, les sauts qu'il faisait dans l'histoire d'hier et d'aujourd'hui lubrifiaient sa mémoire, avivaient sa sensibilité et stimulaient sa sensualité. Du regard, il chercha Héloïse. Elle le vit et s'approcha. Sans un mot, il lui prit la main et la caressa.

Assis côte à côte, ils se laissèrent bercer. Héloïse, légèrement tendue, retira finalement sa main, incapable de s'abandonner aux délices de la douceur partagée. Légèrement déçu, Clovis ferma les yeux pour mieux voir celle qu'il avait aimée, pour mieux la toucher, pour mieux l'embrasser. Le car s'immobilisa. Ils étaient arrivés à Vérone.

Dès leur arrivée, Clovis ne put supporter la beauté des lieux. Delphine lui manquait trop. Pourtant, il déambula dans la Piazza Verde à la recherche de celle qu'il aimait tant. Il ne la vit pas. Dans l'après-midi, il visita la basilique de Saint-Zénon, les arènes romaines et oublia son appareil photo dans les toilettes de la Piazza Bra. Il se rappela combien il trouvait Delphine belle et sensuelle. Il se rappela que sans elle, il se sentait toujours un peu fou, un peu perdu, un peu tout nu.

Ils quittèrent ce lieu d'amour pour Maderno. À la nuit tombante, ils arrivèrent affamés. Aussitôt ils s'attablèrent sur une terrasse, près de l'église romane, face au lac. Héloïse et Clovis, assis côte à côte, mangèrent en silence, se frôlant à peine. Ce voyage les attristait, lui parce qu'il avait cru naïvement qu'au loin sa douleur aurait tiédi. Elle, parce que la sienne s'était accrue. Ils avaient mal. Mal dans leur

chair, mal dans leur passé, mal dans tout ce qu'ils avaient aimé. Ils voulaient rentrer.

Bras dessus, bras dessous, ils se dirigèrent vers la pension, décidés de se rendre le lendemain au Testimonti del Risorto plutôt que de visiter les Dolomites. Ils en avaient assez du roulis, de l'odeur de cambouis, des visites programmées.

À l'heure où les oliviers grisailent le paysage, Clovis sortit triomphalement la lettre de sa poche, regarda Héloïse et lui dit : «Écoute :

Chère Marguerite,

Depuis cette lointaine nuit, passée à vous lire, ma vie a changé. Je n'entends plus la pluie de la même façon, ni le vent, ni le printemps. Lorsque j'étais à Chengdu, j'ai senti à l'ombre d'une ruelle votre subtile présence et j'ai alors compris l'humidité moite qui traversait vos livres. Je l'ai sentie en moi et autour de moi. Lorsque je roulais dans la chaleur de la ville, je vous parlais au creux de moi pour ne pas brusquer vos après-midi brumeux et amoureux. Il y avait quelque chose dans ces rues, dans ce paysage, dans ce laisser-aller qui me rappelait sans y être jamais allé ce qui allait devenir votre terre d'émoi. En pédalant, je découvrais avec plaisir la familiarité des lieux, la moiteur des cieux. Depuis, votre mélodie lancinante me poursuit, car elle m'enveloppe de vos chuchotements de papier et me ramène doucement à la vie. Je vous en remercie.

Clovis»

Égaré par l'émotion, sans même attendre la réaction de sa compagne, sans même la regarder, sans même vouloir la regarder, il murmura : «J'espère qu'elle lira entre les lignes.»